

“ Mémoire habitée, Mémoire partagée ”

Claude Belime invite 30 habitants de Frontignan la Peyrade à mettre à jour une part de leur mémoire familiale pour la donner à partager à tous.

Il saisit par la photographie en noir et blanc, le sujet dans son contexte familial, en affirmant l'être dans sa vie.

Ces portraits, parcelle de l'Humanité, donnent à voir chacun comme unique et élément d'un tout entre différence et appartenance. Ils présentent, à travers cet échantillon d'hommes et de femmes, une partie de la communauté de cette Ville.

Puis, l'artiste met en relation ces 30 visages, comme lieu où nous appréhendons l'autre, avec un objet témoin de l'histoire familiale de chacun.

L'objet support de la mémoire est un objet transitionnel. Chacun, en apportant cette pièce et le récit qui l'accompagne rapporte un peu de soi, de ses racines tout autant que le témoignage des origines géographiques, sociales et humaines des habitants de cette Ville.

Cet ensemble d'histoires individuelles est offert au public comme la trace d'une mémoire collective.

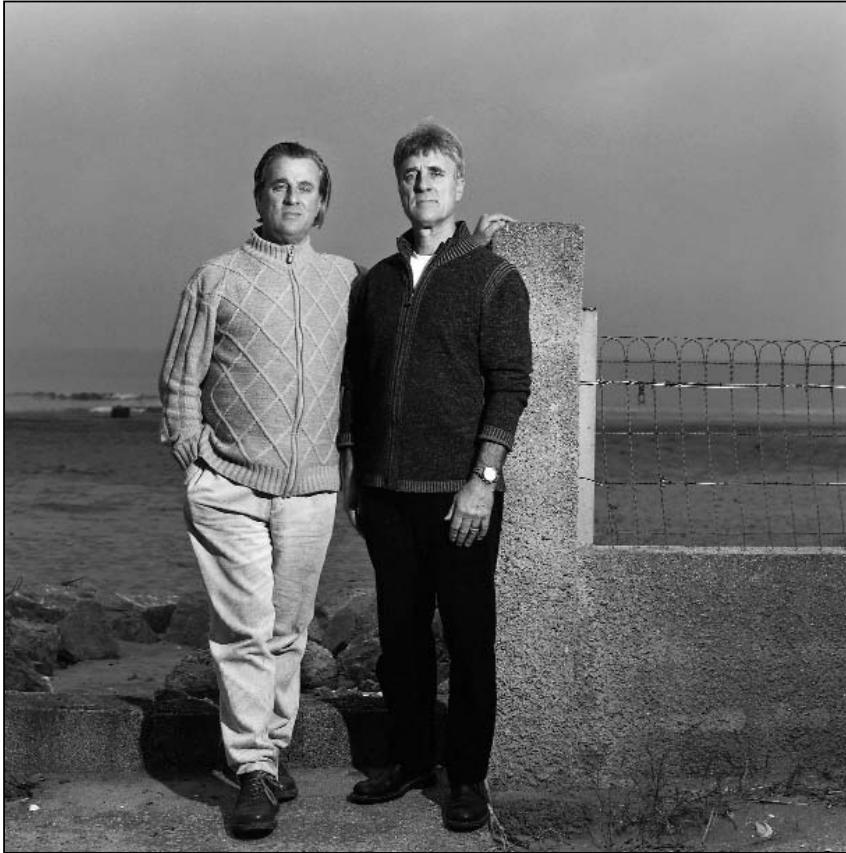
Une mémoire commune qui se modifie au gré des événements. Des strates se rajoutent, d'autres deviennent de plus en plus enfouies. C'est sur cette mémoire en mouvement que le présent se construit.

L'exposition de Claude Belime a une portée locale par l'échantillon de portraits qui la constitue, mais bien au-delà, elle traite de l'universel et s'adresse à tous.

à Richard, dit Papy

REMERCIEMENTS :

Aux habitants de Frontignan qui ont participé à ce projet ; à la ville de Frontignan la Peyrade ; au conseil Général de l'Hérault. Et aussi au Laboratoire Photo-Wallah ; à l'association du Pince-Oreille ; à Prêle Abelanet (maquettiste) ; à “ Lumière d'encre ”.



Jean-Claude et Jean-Pierre Baptut
LA LONGUE-VUE MARINE

En 1936 un bateau de réfugiés espagnols, suite à une avarie, s'est échoué sur le village de Frontignan, au lieu-dit Le Grau .

A l'époque, notre grand-père, Emile Journet, était Commandant des Sapeurs Pompiers de Frontignan. Ils sont venus les secourir et ont sauvé ces gens qui avaient fui l'Espagne pendant la guerre civile.

En guise de remerciement, le capitaine du bateau a donné divers objets à mon grand-père, dont cette longue-vue marine.

Depuis, elle a toujours " trôné " dans la salle à manger de nos grands parents. Enfants, elle nous intéressait beaucoup, on jouait souvent avec.

Notre grand-père nous a " marqué " pour la vie entière. C'était un homme engagé, exceptionnel. Il était juge au tribunal de commerce de Sète. Il a conduit la première voiture en tant que chauffeur de Monsieur Perrier, maire de Frontignan.

Mais c'est surtout ce geste de sauvetage qui nous a ému. Tous les week-ends, on partait manger et dormir à Frontignan-plage, sur ce lieu d'échouage.

On y avait un maset, il n'y avait ni eau, ni électricité, aujourd'hui on y a construit une maison.

Notre grand-père ramassait des coquillages pour faire des statuettes, et nous, on regardait la mer, on pensait à ce bateau...

C'est fou, il y a 50 ans déjà, et on vient toujours au même endroit, en famille. C'est le lieu des retrouvailles. C'est un lien avec notre grand-père.





Robert Parra
LA LAMPE DE MINEUR

Tous mes ascendants ont été mineurs, cette lampe, c'est celle de mon père. Elle fonctionnait avec des cartouches de carbure. Plus tard, ces lampes ont fonctionné à l'acétylène comme combustible. C'était le seul moyen de voir clair au fond de la mine. Au temps de mon père, au début, c'était encore comme dans *Germinal*.

L'histoire de cette lampe est liée à celle de mon père. Combattant républicain, il est arrivé en France à la fin de la guerre civile espagnole, au camp d'Argelès sur mer. Il n'en est sorti qu'au bout de 8 mois grâce à son oncle, qui était dans la région de Clermont-Ferrand et qui lui a trouvé un certificat de travail. Tous n'avaient pas cette chance, et les conditions étaient très rudes.

Quelques mois après, la seconde guerre mondiale a éclaté.

Les républicains espagnols furent les premiers résistants de France. Ils étaient déjà organisés, ils avaient vécu de telles choses ensemble, et leur réseau existait déjà. Leur groupe de résistants est allé en Auvergne puis dans le Lubéron où ils sont restés pendant toute la guerre. Ils étaient tous communistes.

Une fois la guerre terminée, ils sont retournés vers Clermont-Ferrand. Lui avait été mineur dans les mines de fer, avant la guerre dans la région de Grenade. Bien qu'il ait dit qu'il ne serait plus mineur, comme il y avait du travail, il est retourné à la mine. C'était aux houillères du bassin d'Auvergne, à Brassac les Mines. C'est de là que vient cette lampe.

Mon père est resté très lié à la communauté espagnole et très militant contre le fascisme.

Quand la guerre fut finie, ils voulaient repasser la frontière pour combattre les franquistes. Les Espagnols se sont retrouvés à 50 000 dans la région de Lannemezan, pour tenter le passage, mais ils n'ont pas pu, De Gaulle les a bloqués.

Mon père est mort l'année dernière. Cette lampe n'est pas là depuis longtemps, parce qu'elle était chez lui, je l'ai récupérée. C'est un objet familial auquel on tient beaucoup. Il représente cette vie de militant et d'engagements de mon père.





Ghislaine Espinosa
L'ACCORDEON

Cet accordéon appartenait à mon grand-père. C'était en 1934. Il vivait en Algérie et jouait déjà de l'accordéon. Moi aussi, je suis née en Algérie, mais j'étais petite quand je suis rentrée en France.

Un jour, mon grand-père a vu une annonce sur le journal d'un accordéon à vendre. A l'époque il en jouait déjà et il adorait ça.

Il l'a donc commandé en Italie et il l'a reçu en Algérie.

Puis, il est revenu en France en 1962 et a vécu à Sète. Un jour, c'était dans les années 65, il a rencontré par hasard un ancien copain, Marcel, qu'il avait perdu de vue depuis longtemps et qui "faisait la manche" avec l'accordéon. Ces retrouvailles devaient être émouvantes, après tant d'années...

Mon grand-père voulait rajouter des registres sur son accordéon et son copain Marcel lui a dit : " si tu veux, on part ensemble en Italie et on va à la fabrique qui t'avait envoyé l'accordéon ". Ils sont donc partis tous les deux, en dauphine. Mon grand-père avait 70 ans et il conduisait. C'était l'aventure, ils ne connaissaient pas l'endroit où ils allaient mais, guidés par leur passion, ils ont retrouvé le fabricant. Celui-ci était très surpris et tout heureux de revoir cet accordéon que son père avait fabriqué une trentaine d'années auparavant. Il a été tellement content de voir mon grand-père et son copain, qu'il les a invités une semaine chez lui.

Quand mon grand-père est décédé, il avait 85 ans, c'est mon père qui a gardé l'accordéon.

Cet accordéon est très précieux pour moi. Ça me rappelle mon grand-père, quand il nous en jouait, le dimanche après-midi, chez mes parents, et qu'il nous racontait des histoires d'Algérie, ce pays où je suis née mais que je ne connais pas.





Antonia Mendes
UNE PHOTOGRAPHIE DE FAMILLE

Cette photo a été prise le jour de la communion de ma deuxième fille en 1970. Elle a beaucoup de valeur pour moi. Elle se trouve dans la chambre de mon fils. Il y tient beaucoup et voudrait que chaque enfant en possède une. Quand je la vois, ça me fait de l'amour, après avoir tant souffert et tant pleuré. Nous étions depuis trois ans à Frontignan et les choses allaient déjà mieux pour nous.

Je viens du Nord du Portugal, de Guimoraes. Mon mari travaillait la terre, mais ça allait mal. Nous étions très pauvres, alors il s'est enfui pour la France. Il a essayé de passer la frontière à plusieurs reprises. La première fois, pendant neuf semaines, je n'avais aucune nouvelle, je ne savais pas s'il était mort ou vivant.

Aussi, je criais et pleurais beaucoup. J'étais seule avec les quatre enfants, la plus jeune avait douze mois et l'aîné huit ans. En fait, il s'était fait prendre et était en prison, je l'ai su quand il est revenu.

C'est seulement la quatrième fois qu'il réussit à passer en France. Il travaillait dur pour rembourser le passeur. Pendant quatre ans je suis restée seule pour m'occuper des enfants. C'était très difficile. Je travaillais la terre, debout à cinq heures, souvent couchée à minuit. Les enfants étaient toujours avec moi.

Alors j'ai décidé de le rejoindre, je savais qu'il travaillait à Sète. J'ai pris le train avec les quatre petits, mais je n'ai pas pu lire la pancarte de la gare et je suis allée jusqu'à Lyon. Je ne savais pas où j'étais, je ne parlais pas français et n'arrivais pas à lire. Quelqu'un m'a aidée et m'a conduite au consulat. On n'avait pas d'argent et presque rien à manger. Ils ont mis deux jours à retrouver mon mari.

Il est venu nous chercher, puis nous nous sommes installés à Frontignan.

C'était très dur, avec quatre enfants et mon mari qui travaillait beaucoup mais ne gagnait que sept cents francs. Le loyer nous coûtait cinq cents francs. Je ne trouvais pas de travail.

Enfin, j'ai pu travailler et mon mari est allé à l'usine. Ça commençait à aller mieux.

La vie c'est comme ça. Des moments heureux, des moments tristes.





David Lestienne
LE VELO

Je viens d'Annecy. Il y a deux ans que je suis arrivé et six mois que je travaille au jardin. Mais c'est bientôt la fin de mon contrat ; après, j'espère trouver un bout de terre.

Avec ce vélo, j'ai fait la route, et roulé pas mal de kilomètres. Je suis allé à des festivals par exemple.

Entre 7 et 14 ans, j'ai été à l'hôpital car j'avais trop de cuivre dans le sang, c'est une maladie congénitale. Après ma maladie, j'ai toujours bougé. La liberté, ça a été le vélo.

Je n'ai pas trop été à l'école, j'ai travaillé dès l'âge de 14-15 ans. J'ai commencé dans un magasin d'animaux, à Annecy, pendant trois ans.

Mon premier vélo, c'était un cross, je l'utilisais pour aller bosser. Je l'avais trouvé et réparé. Je les trouve et les répare, ça me permet de me déplacer partout, sans polluer. J'en trouve souvent à la déchetterie et je les remonte. Parfois je les donne. J'ai aussi remonté une mobylette. J'ai appris tout ça sur le tas.

Je tiens beaucoup à mon vélo et à mon chien.

Maintenant, je suis en train de passer le permis, pour le camion. Mais le vélo sera accroché au camion parce que c'est toujours utile pour se déplacer rapidement. Même pour aller faire les courses.

Après mon contrat je vais peut-être aller en Espagne. J'aimerais faire la route en camion, avec le vélo derrière.





William
LE DIABOLO

Il évoque pour moi le souvenir des festivals de rues, les jongleurs, les cracheurs de feu.

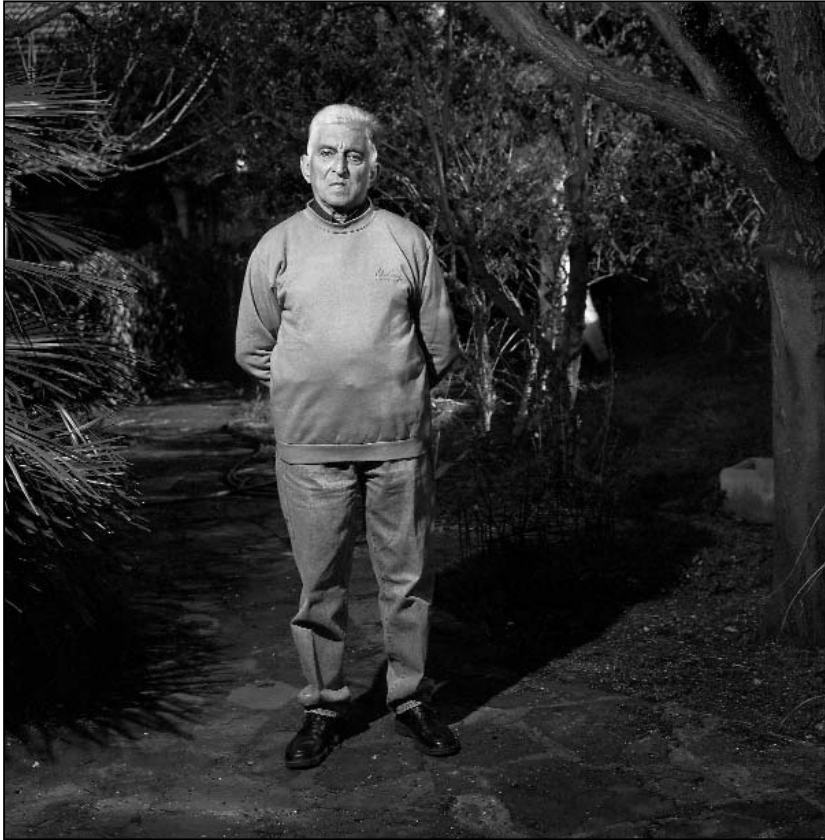
J'allais aux festivals d'Avignon et d'Aurillac mais j'y vais plus depuis trois ans. On est tous interdits de séjour là-bas. Quand ils voient les sacs à dos : " hop, dehors! ", ils voient les diabolos, ils sont tous paniqués.

De toute façon, on peut pas gagner d'argent avec un diabolo.

Quand j'étais petit, j'étais assez solitaire. J'aimais bien être dans les bois, je faisais des cabanes dans les arbres. J'avais même un arbre-cheval sur lequel je grimpais.

C'était en Normandie. On avait une maison avec un jardin, on jouait au diabolo avec mes petits frères. On passait le temps...





Guy Forestier
SCULPTURE DE HERON

C'est vers les années 37/38 que Monsieur Bessil m'a offert ce héron de liège et de tamaris fabriqué de ses mains, et sans doute pendant une de ces journées passées dans son affût du Plan du Grau, à deux pas de son mas de bois et à trois pas de la villa de mes grands-parents Seguin.

Le " père Bessil " toujours coiffé de sa casquette de marin arrivait à la plage de Frontignan vers la fin juin, début juillet, afin de ne pas manquer l'ouverture de la " chasse blanche " du 14 juillet.

De l'ouverture du 14 juillet à son départ pour Paris à fin septembre, mon " idole " passait toutes ses heures de jour dans sa hutte formée de quelques vieilles planches camouflées par des soussouïdes prélevées au bord de l'étang d'Ingril.

Pour meubler ses longues heures " d'espère " il fabriquait des reproductions (à l'échelle) d'oiseaux d'eau qu'il se faisait une joie d'offrir à ses amis.

Je peux dire que, dans son art, il avait atteint la perfection, confectionnant tout à partir de plaques de liège achetées à Sète et de branches de tamaris (bois qui ne pourrit pas) pour les becs ou les pattes.

Le reste de l'année à son domicile parisien il fabriquait des mannequins de chasse pour le compte de la fameuse Manufacture Manufrance.

Je le revois toujours dans son mas en train de peindre ses formes de liège à l'occasion des repas du soir que j'allais bien volontiers lui porter à domicile. Mais bien sûr je préférais le portage du repas de midi qu'il mangeait dans son affût et qui me permettait de passer des moments supplémentaires avec lui.

Oui je peux l'affirmer, mes plus belles vacances d'été, c'est à lui que je les dois.





Manuel et Renée Lopez
LA BALANCE A THE

Cette petite balance, mes parents s'en servaient pour peser le thé, le cumin et les épices, car ils tenaient une épicerie fine. C'était un magasin de soixante mètres carrés environ, bien rangé. Les étagères étaient pleines de produits colorés, les tiroirs remplis d'épices et de thés odorants, en vrac, à l'abri de la poussière, les fruits et les légumes à portée de mains, tout en bas. C'était un lieu de rencontre ouvert dès le matin jusqu'au soir vingt heures trente, quelquefois plus tard si quelqu'un frappait... Mes parents étaient toujours disponibles. J'ai été élevée dans cet univers, plein de couleurs et d'odeurs.

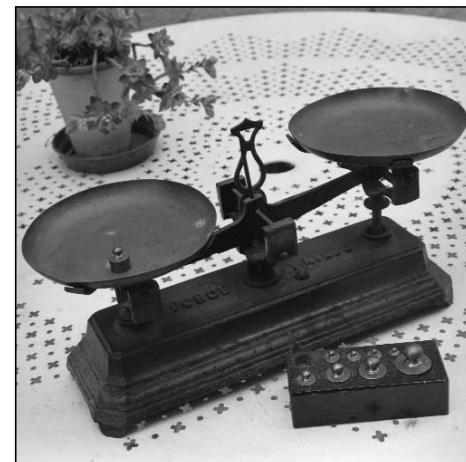
Nous habitions un appartement juste derrière l'épicerie. C'était une belle vie.

Je suis la dernière-née de cinq enfants et, comme mes parents, je suis de Rivoli, près de Mostaganem dans la région d'Oran, en Algérie. Je m'en suis peu éloignée jusqu'à mon mariage. Nous y avons vécu nos moments les plus heureux, en harmonie avec tous, ni riches, ni pauvres.

Mon père, Joseph Hernandez, qui a fait la grande guerre, a gardé l'épicerie jusqu'à l'indépendance... en soixante deux. On aurait pu rester. Mais nous sommes partis vite, avec peu de choses. Ce fût le déchirement du départ. Après, ça a été terrible, ça a été la guerre.

Nous sommes allés vivre dans le Vaucluse et depuis deux ans, nous vivons à Frontignan.

Cette petite balance est tout ce qui me reste. Elle représente pour moi l'époque bénie de ma jeunesse. On ne peut pas oublier notre jeunesse.





Daniel Gallardo
PHOTOGRAPHIES DU " BON MARCHÉ "

Ce sont des photos, prises au début du siècle devant le commerce que mes grands-parents avaient créé. Il était situé sur la place de la mairie, là où se trouve le restaurant " Le Look ", actuellement.

Mes grands-parents étaient des gens très braves, très commerçants ; la clientèle était très contente. Je sais qu'ils vendaient surtout des chaussures, des vêtements de travail, des chapeaux, des bérets, des sandales aussi... Tout ce qui a maintenant tendance à se perdre.

Mon grand-père était, en plus, négociant en vin. Sur tous les boulevards il y avait soit des tonneliers, soit des négociants en vin. La patronne du magasin, c'était ma grand-mère.

Je n'ai pas connu mes grands-parents. Le commerce, je l'ai connu après la guerre quand mes parents le tenaient. Ma mère avait pris la succession et elle a continué pendant 40 ans.

Tout mon enfance et ma jeunesse, j'ai vécu au milieu des chaussures. Je me souviens de l'ambiance conviviale, de la cheminée... Le magasin ne faisait même pas 20m². Il y avait un grand comptoir en bois avec, derrière la porte qui allait à l'arrière boutique plus claire, la cuisine. Le magasin était sombre avec des rayonnages pour les boîtes jusqu'au plafond. C'était tout simple, il y avait des boîtes partout, jusque sous l'escalier. Au début, il n'y avait pas de vitrine, la marchandise était devant la porte, on avait moins peur que maintenant. Ce sont mes parents qui l'ont créée.

La boutique restait ouverte toute la journée, même entre midi et deux, les gens pouvaient venir quand on mangeait.

Au début, il s'appelait " AU BON MARCHÉ ", et ensuite " Maison ROBERT ", c'était le nom de mes grands-parents. Ma mère l'a conservé jusqu'à la fin.





Serge Clot

PIECES ISSUES DE FOUILLES ARCHEOLOGIQUES

Ces pièces viennent de la région, particulièrement de la Grotte du col de Gigean, qui se trouve dans la Gardiole. À partir de 1950 mon père et des amis ont continué les fouilles de cette grotte. C'était un amateur éclairé, qui avait beaucoup de connaissances en archéologie. Chaque après-midi pendant les petites vacances, quand j'avais entre 7 et 13 ans, nous l'accompagnions avec mon frère pour fouiller la grotte.

Habitant Frontignan, nous devions faire le trajet à pied. Deux kilomètres aller et deux kilomètres retour, ça me paraissait très long.

Sur place nous creusions, nous tamisons... mais heureusement, nous jouions aussi. À l'époque, on vivait ça plutôt comme une corvée, mais aujourd'hui je trouve que c'était un moment privilégié.

La grotte du col de Gigean est horizontale, et fait 25 mètres de long. Le fond est sombre, car il y a un léger virage. Ça ne me faisait pas peur, mais je n'y allais jamais sans mon père.

Nous allions également dans la grotte de la Madeleine, sur le territoire de Mireval, qui est très connue dans les instances préhistoriques. Nous avons continué à trouver des pièces très intéressantes dans ces deux grottes. Les spécialistes disent qu'elles datent de la fin du paléolithique, il y a 10 000 ans. Aujourd'hui, certains sites autour de Frontignan, ont disparu. On a construit des lotissements comme, par exemple, aux carrières.

Il y a des pièces plus jolies que d'autres, mais je n'ai pas de préférence.

Elles évoquent des souvenirs personnels bien sûr, mais ce n'est pas le plus important. Plus que l'émotion par rapport à mon passé, ce qui me touche, c'est le fait d'imaginer les premiers hommes, les premiers habitants de Frontignan, imaginer comment ils vivaient.





Maryse Arjo
LE POIGNARD

Quand il est rentré, il avait 22 ans. Pour la famille c'était un héros.

Il est mort en 1958, un peu après ma naissance, alors je ne l'ai pas connu.

Pour la petite histoire, j'ai une nièce qui a fait une exposition avec sa classe sur la guerre de 14-18. Elle y avait amené le couteau et il a été volé. Le professeur a dit: « Ecoutez, je ne punirai personne, mais celui qui l'a volé a deux jours pour le ramener. » Et le couteau est revenu... ça nous aurait fait quelque chose de le perdre...il a de la valeur, sentimentale peut-être, mais il a cette valeur!

Ce poignard passe d'une sœur à l'autre ; en ce moment c'est moi qui le garde. Il est quand même bien fait, c'est un vrai travail de forgeron. Il a la couleur du cuivre et mon grand-père a gravé lui-même ses initiales.

C'est le seul souvenir qui me rattache à mon grand-père et au passé.



M
Mon grand-père était originaire de Lescroux dans le Tarn. Il est parti habiter à Mèze où il a connu ma grand-mère. Elle était enceinte quand il est parti faire la guerre de 14-18. Il y a perdu ses trois frères.

En souvenir des tranchées, il y a ramassé des éclats d'obus; ça ne devait pas manquer ! Puis avec ces éclats, il a fabriqué ce poignard de ses propres mains car il était maréchal-ferrant de métier (pendant cette guerre, il y avait beaucoup de chevaux).

C'est un triste souvenir, mais bon...



Anaïs Guiraud
LE CHAUDRON A SUCRE

C'était le chaudron de mes arrière-grands-parents. Ils étaient boulangers. Dedans ils y faisaient des crèmes pour les gâteaux, des confitures, la pâte de coings.

Ça me fait rigoler, parce que comme le chaudron est en boule, il est rond et il bouge ; il me fait penser à quelqu'un qui remue.

Mon arrière-grand-père était boulanger à Roquefort, et après à Poussan, puis c'est mon papi qui a été boulanger, alors c'est lui qui s'en servait et puis il l'a donné à Maman. Quelques fois je vais en vacances chez mes grands-parents à Poussan et en même temps je vois mon arrière-grand-mère.

Le chaudron, il me fait penser à mon papi, quand il me fait des gâteaux.

Mon arrière-grand-mère a 92 ans, ça fait 80 ans de plus que moi. Pour ses 90 ans, elle a invité tout le monde au restaurant.

Elle a une manie, quand je vais la voir, si je fais une bêtise elle dit toujours : " moi, si j'avais fait ça à mon époque..." Mon papi a des frères ; quand ses frères viennent, ils me racontent des histoires ; mon papi se faisait toujours gronder parce qu'il était le plus grand de la famille.

J'aime bien aller chez eux, mais Poussan c'est petit et y a rien. Avec eux je joue à des jeux de papi et mamie, des jeux de société. Ils m'apprennent des jeux auxquels ils jouaient quand ils étaient petits et je ne comprends pas toujours. Aussi, quand j'y vais, je prépare des choses à manger, comme de la pizza ou une île flottante ; ils me montrent comment faire les gâteaux.





Marie-France Guiraud
LE DESSUS DE LIT

Ce dessus de lit a été fait par mon arrière-grand-mère entre 1900 et 1910, pour sa dot, son trousseau. Il a traversé plusieurs générations et je l'ai récupéré il y a une dizaine d'années. Ma grand-mère savait que j'aimais bien les choses anciennes, elle m'a dit : " Plutôt qu'il finisse aux poubelles après ma mort, tu vas le prendre ".

Je l'ai repris un peu, mais il est nickel ! Ça aurait été dommage qu'il passe aux oubliettes. Je le sors pour me faire plaisir.

En fait, c'est rigolo, la première fois que ma grand-mère m'a parlé de sa mère, c'est quand elle me l'a donné. Le fait de l'avoir, fait un lien entre les générations et j'ai vraiment la sensation d'appartenir à une lignée.

Qu'il ait appartenu à mon arrière-grand-mère que je n'ai pas connue, a quelque chose d'émouvant.

J'ai le souvenir, quand j'étais petite, d'un grand lit avec un édredon et le dessus de lit par-dessus. D'ailleurs, dans ma mémoire, je le voyais encore plus majestueux.

Mes grands-parents étaient boulangers, leur chambre se trouvait au-dessus du fournil. Il faisait très bon dans cette chambre. Quand on faisait des repas de famille, lorsque j'étais enfant, je me rappelle y avoir passé du temps. J'en ai un souvenir de chaleur comme dans un cocon, c'est un souvenir douillet, quelque chose de très agréable, avec l'odeur du pain et le petit morceau de chocolat que mon grand-père me donnait en cachette.

Mes arrière-grands-parents travaillaient la terre. Pour les quatre-vingt-dix ans de ma grand-mère, des cousines ont retracé leur vie. Ils avaient des conditions de vie précaire, en Lozère à Saint-Saturnin.

Ce qui me plaît dans cet objet, c'est que mon arrière-grand-mère, tout en ayant des conditions de travail très rudes, ait réussi à faire quelque chose d'aussi précis. Elle a facilement dû mettre un an ou deux car elle se mettait à le faire après sa longue journée de travail. Ça demandait beaucoup d'amour, je pense.





Raymond Lopez
LA LAMPE A CARBURE

Cette lampe à carbure appartenait à mon père. Elle était branchée sur le vélo avec un petit tuyau en cuivre très fin et un bec qu'alimentait le gaz à l'avant, un autre tuyau qui partait de dessous alimentait le feu rouge arrière.

C'est dommage, mais je n'ai pas pu récupérer le feu rouge.

L'été, on emmène la lampe avec nous pour décorer la maison qu'on a à Frontignan-Plage.

A l'époque, c'était en 1928, mon père travaillait à la C.I.P. de Frontignan

(Compagnie Industrielle de Pétrole). Il habitait Gigean et venait en vélo tous les jours à Frontignan.

Mon père était d'origine espagnole, de Santa Lucia, à côté d'Alicante.

Quand il est arrivé en France, il devait avoir quatre ans. Il a travaillé dans les Pyrénées, puis il a connu ma mère à Gigean et ils sont venus habiter à la Peyrade.

Avant de travailler à la Mobil, il avait travaillé aux Chantiers Généraux à Sète, une entreprise de bateaux. Puis les Chantiers Généraux ont fermé et il est allé à la C.I.P. où il est entré à la chaufferie. Les espagnols, on les mettait aux travaux les plus durs.

A l'origine, mon père était mécanicien de vélo. Le soir il travaillait chez M.Léon qui habitait au bord du canal. Il réparait les vélos et les motos, ça le passionnait. Mais il n'a rien gardé de son premier métier, il était forgeron.

C'est un homme qui a roulé sa bosse. Il était très gentil, courtois, et avait des doigts d'or. Moi, je n'ai "rien pris" de mon père, je bricole mais c'est tout...

On a des petites choses, des souvenirs qui vous tiennent à cœur...





Richard De Meuleneire
LA CARTE D'ANCIEN COMBATTANT

Cette carte, c'était pour la guerre d'Algérie. Je m'étais marié la veille de mes vingt ans, parce que j'avais fait une "bêtise" avec une fille, et quinze jours après, on m'appelait à l'armée, et je suis parti en Algérie. Ça ne m'a pas fait plaisir, parce que quand je suis revenu, à Marseille, j'avais ma femme qui m'attendait, et une petite fille qui était haute "comme ça" déjà. Elle avait plus de deux ans. Alors, pour moi cette carte, c'est important, ça me fait penser à ce mariage.

A l'époque, j'habitais à Sète au Mont St Clair. Après, je suis allé travailler sur Paris parce que j'avais une bonne place, j'étais qualifié, et six mois après, j'étais chef d'atelier. On faisait des ventilations pour l'hôtel de ville et les grands magasins.

Cette carte, elle est importante pour moi parce que je l'ai méritée.

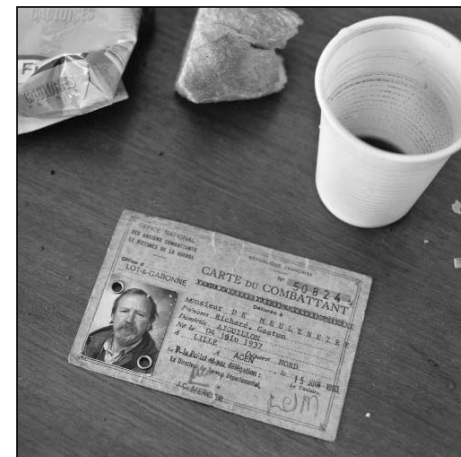
On était dans les monts de Timexi, près de Sidi Bel Abes. On dominait la plaine des Cinquantes, qui était un désert. La nuit, il y avait des arabes qui nous tiraient dessus. On avait un camp avec du barbelé autour, on campait là, on n'avait pas de caserne. Quand on tombait en embuscade, c'était "marquant". J'ai vu des copains qui avaient mon âge et qui mouraient à côté de moi. C'était dégueulasse...

J'avais aussi une jument là-bas. Je faisais du cheval sans selle, sans mors. J'adorais ça...

J'ai encore des photos de cette époque chez ma mère. Dans un sens, ça a été une belle époque. C'était l'époque de la jeunesse.

Ma jeunesse, elle a pas été jolie, et ma vieillesse est pas mieux !

Heureusement que j'ai quand même eu un peu de bien dans ma vie !





Gaston Bessière
LE PASSE - PARTOUT

Chez nous on disait une "toule". Dans un autre coin c'était la "toure" et même dans l'Ardèche elle porte un autre nom. Elle appartenait à mon père, il est mort en 1933, j'avais cinq ans.

Il l'utilisait pour couper le bois de chauffage de la ferme. Pendant la guerre on s'en est beaucoup servi. A l'époque on vivait dans la vallée de la Sorgue, pas loin de Roquefort avec ma mère et mes sept frères et sœurs, les deux aînés étaient partis, l'un à la guerre, l'autre au maquis. Nous, les plus jeunes on est restés, j'avais quatorze ans.

Ma mère cultivait le potager, on avait des volailles, quelques chèvres, et un petit troupeau de brebis. C'était dur. On vendait le lait et la laine, la vente du bois était un apport supplémentaire, l'hiver.

Pour le bois de chauffage on abattait du chêne, le "rouvre" comme on l'appelle, pas le chêne vert, le blanc, même que c'était dommage car parfois on abattait des arbres centenaires!

C'était pas facile, il fallait se mettre à genoux, pour scier l'arbre le plus bas possible. Une fois abattu, on se mettait droit pour le débiter. Plus tard, on s'en est servi pour couper les arbres qui servaient à faire des planches. On avait des peupliers, en bas, à la rivière. Les troncs partaient à la scierie.

On fournissait aussi les fagots au boulanger pour chauffer le four.

L'époque était rude, heureusement, il y avait des bons moments quand on allait voir sous les genévriers les "tindelles" que l'on avait posées, pour les grives et les merles ou lorsqu'on débusquait les lapins avec les furets dans les "clapas". On ne rentrait jamais bredouille car à cette époque le gibier était abondant.

La toule me rappelle vraiment cette époque.





Simone Pons

LE PETIT COFFRET ET LE BRÛLOIR

Ces deux objets m'ont été offerts par l'oncle Marcel à la mort de la tante Yvonne pour laquelle j'avais beaucoup d'affection.

Dans le petit coffret, il y a un médaillon qui représente Arthur Roques, le père d'Yvonne, et Marie, sa grand-mère. Ce grand-père avait fait une grosse "bêtise" au début du siècle. Il avait fabriqué de la fausse monnaie et avait été condamné à dix-huit ans de bagne en Guyane où il est mort.

Yvonne avait conservé ces deux petits objets. Ils m'ont été remis par son mari qui m'a dit : " Vous êtes la mémoire de la famille, c'est à vous que je les transmets ".

J'avais déjà vu ces petits objets chez elle. Ils étaient sur une étagère, face à une petite table où elle prenait son déjeuner. Le petit brûloir était à côté, et je l'ai vue, lors d'anniversaires, faire brûler une petite flamme.

Ce grand-père, nous l'avons peut être idéalisé mais sa vie au bagne a été exemplaire. Il écrivait, il dessinait, c'était un homme hors du commun. " Il représente une racine dans la famille ", une racine un peu courte car il est né de père inconnu et sa mère l'a abandonné à la naissance.

Il s'était engagé à vingt ans dans l'artillerie, c'était l'année de la Commune. Mais il n'a pas voulu tirer sur les parisiens, il a déserté, s'est fait prendre et a fait dix ans de détention comme communard à Belle-île en Mer.

Je pense très souvent à tante Yvonne. J'ai eu des enfants très jeune, le premier à dix-sept ans. Elle nous a accueillis à bras ouverts mon mari et moi, et pendant trente-deux ans nous avons correspondu.

J'allais la voir à Paris et un jour elle m'a dit : " Simone je vous confie le secret de la famille. Il n'y a qu'à vous que je peux le remettre. Il s'agissait de 250 lettres écrites par Arthur Roques, envoyées du bagne à sa famille ". Je me suis sentie investie, je me suis dit : " Cette mémoire ne peut pas s'arrêter, on ne peut pas garder dans des tiroirs de si belles lettres ". On en a donc fait un livre, aux éditions Acte Sud. Depuis ce livre, on apprend tous les jours quelque chose sur lui.

Mon mari me dit : " Il nous tire tout le temps par les pieds, le grand-père. "

Chaque fois que je parle de lui, il revit et je ne voudrais pas que cet homme meure.





Marie Fernandes
LA PHOTOGRAPHIE DE FAMILLE

C'est une photo de mon père, ma mère, une de mes sœurs, moi et mes cinq enfants devant la maison de mes parents, que je garde toujours dans ma mémoire.

C'est dans cette maison que je suis née et c'est là que j'ai passé toute ma jeunesse, dans un petit village de 200 habitants, au nord du Portugal. Tout le monde se respectait, s'aimait, s'entraidait, vivait comme une famille.

C'était vraiment une belle maison, toute en pierre, mes enfants y tiennent beaucoup et auraient voulu la garder.

Quand mes parents sont "partis", mon autre sœur l'a eue en héritage, nous on avait déjà une maison à nous et ma sœur n'en avait pas. Mes enfants ont vraiment eu du mal à s'en défaire.

Cette photo a été prise il y a 25 ans, sans doute par mon mari car c'est le seul qui n'est pas sur la photo !

Nous sommes venus en France en 78, mais tous les enfants sont nés là-bas.

Mon mari avait des amis qui travaillaient depuis de longues années en France et qui lui disaient de venir le rejoindre. Il est d'abord venu par curiosité, pour voir comment c'était la France ! Puis il a trouvé du travail dans le bâtiment. Il a eu un accident, il a fait huit mois d'hôpital et a eu 4 opérations. Je suis restée toute seule avec les enfants pendant 6 ans.

C'était tellement difficile de vivre éloignés. Finalement, mon mari a décidé de nous faire venir en France pour vivre une vraie vie de famille. Alors je suis venue, il a fallu faire des tas de papiers.

Aujourd'hui, quand je regarde cette photo, je me dis : A cette époque, on n'avait pas la télé et tout ce qu'il y a aujourd'hui ; on se réunissait, on dansait, on chantait dans les champs en se partageant le travail... on avait plus de joie.





Délhia et Melissa Mengué
L'APASSA

A l'origine, l'Apassa c'est un objet artisanal fait en Afrique et qui sert à chasser les mouches. C'est fait avec les nervures de feuilles de palmier. On ramasse les feuilles de palmier, puis on enlève le vert, et il reste les nervures. On les rassemble, on les attache et on les fait sécher.

Là-bas, on représente toujours le grand-père assis, fumant la pipe sous la véranda, l'Apassa à la main, et chassant les mouches d'un geste machinal.

Dans tous les villages, ça existe ; ça sert parfois de " martinet " pour les enfants turbulents, et les femmes dans les maisons l'utilisaient pour balayer le sol.

En France, notre grand-mère s'en servait pour battre les tapis. Maintenant, c'est surtout un objet de décoration.

Quand notre mère est venue en France, elle était très jeune.

Nous, on aime retourner au Cameroun ; on va voir notre mamie. On y est déjà allées deux fois. On aime y aller car il y a beaucoup de canne à sucre, c'est délicieux !

L'apassa, nous rappelle l'Afrique, la rivière, les odeurs, les bruits...





Gediminas Motiekaitis
UNE GUITARE

Je suis originaire de Lituanie. J'habitais dans un port à côté de la Baltique.
Mon métier c'est routier.

Cette guitare est l'un des seuls objets, auquel je tiens. Elle m'accompagne très souvent.

J'ai commencé à en jouer quand j'étais jeune, vers 13-14 ans. En Lituanie, on avait fait un groupe et on jouait des ballades, de la country, du blues... et même un peu de rock. Tout, sauf de la musique moderne comme le disco. Pour moi, ce genre de musique n'existe pas.

On s'amusait bien. Mais le groupe s'est arrêté en 1992 à cause de certains problèmes... Moi, j'ai arrêté la guitare pendant 6 ans. J'ai cru que je n'y toucherais jamais plus. Ça ne fait pas longtemps que j'ai repris.

Cette guitare n'était pas à moi. C'est quelqu'un qui l'a laissée, il voulait la casser alors je l'ai récupérée et il est parti sans elle. Ce n'est pas une guitare classique car toutes ses cordes sont métalliques. Elle a un joli son. Elle me rappelle le temps de là-bas, cette jeunesse.





Eléonore Navarro

MEDAILLON RELIQUAIRE, EMAUX ET ARGENT AVEC SA CHAÎNE

M Mon arrière-grand-père maternel était moine en Catalogne, du côté de Taragone. Lors de la révolution de 1874 son monastère a été détruit mais il réussit à sauver ce médaillon.

Il a trouvé asile dans une famille des environs. Il travaillait la terre avec le père de la famille, et s'est amouraché de la plus jeune des filles. Leur nom de famille était " Flores ", on disait qu'il s'était amouraché de la plus belle des fleurs ; ce qui est charmant, quand on sait que Saint François d'Assise écrivait des poèmes aux oiseaux et aux fleurs. Donc, il a posé l'habit et s'est marié ; quelques années après naissait mon grand-père.

La famille de ma mère était de Benisanet, au bord de l'Ebre en Catalogne ; ils étaient maraîchers et vivaient de la vente de leurs légumes ; elle a toujours gardé un souvenir ébloui du village de sa jeunesse.

Du côté de mon père, originaire de l'Andalousie, ils vivaient dans le dénuement le plus complet ; ils habitaient dans des " cuevas ", sans meubles ; le lit était un cadre en bois avec des ficelles entrecroisées, le matelas garni avec des feuilles d'épis de maïs. Mon père a combattu dans les rangs républicains sur les bords de l'Ebre. Il s'est retrouvé en camp de réfugiés avec son futur beau-frère qu'il a aidé dans des moments difficiles. Ils se sont liés d'amitié et ils ont pu quitter le camp ensemble, aidés par un frère du grand-père qui vivait à Balaruc. Ainsi, se sont rencontrés mon père et ma mère et se sont-ils épousés au début de la guerre de 39-40.

Ce médaillon est la seule chose qui reste du passé de ma famille espagnole ; il me rappelle mes racines ; en Catalogne le cocon familial était très resserré puisque les aînés recueillaient les parents et héritaient des richesses ; c'était le droit d'aînesse. Le frère de ma mère est mort pendant la guerre et les liens avec la famille se sont relâchés du fait des querelles entre pro-franquistes et républicains. Cet objet demeure la dernière trace, les archives ayant disparues lors de la destruction du village de ma mère.

Cependant, je retourne régulièrement en Espagne où je rencontre des enfants de cousins germains de mon père avec lesquels j'ai recréé des liens quasiment fraternels.





Madeleine Le Guillou
LA CANTINE

Cet objet m'émeut parce qu'il représente l'histoire d'une époque.

Mon père est né en 1898 et il n'avait que trois jours quand son père est mort d'une crise d'appendicite. On appelait ça " les coliques du miserere ". A cette époque la vie était très dure car il n'y avait ni allocations familiales ni aides.

Ma grand-mère s'est ensuite remariée ; elle a eu de nombreux enfants. Mon père le seul issu du premier mariage a été un enfant martyr. Son beau-père était équarrisseur. Quand mon père a eu sept ans, il l'emmenait avec lui dans les campagnes abattre les bêtes malades. Il le faisait lever à coups de cravache ! Mon père est quand même allé à l'école jusqu'à quatorze ans, c'était un excellent élève doué d'une mémoire exceptionnelle. A ce moment là, son beau-père l'a expédié à Paris chez un parent qui tenait une épicerie. Il y a travaillé jusqu'en 1917 où il a été envoyé au front.

Comme il était beaucoup trop pauvre et d'une honnêteté quasiment malade, il s'est fabriqué cette cantine avec les moyens du bord : des planches de récupération et pour

les protéger de l'humidité, une toile goudronnée. Les ferrailles sont des cerclages de tonneau. C'est une cantine qui a fait les tranchées.

Curieusement, mon père n'avait pas gardé un trop mauvais souvenir de cette guerre bien qu'il en ait vu de toutes sortes. Il m'a raconté les tranchées, la pluie, la boue, les poux, la guerre mais aussi la camaraderie. Certains soirs de fête, il faisait bombance avec les allemands juste en face. Mais il a souffert de la faim, mangé de la limace, du rat... Quand les clairons ont sonné l'Armistice du 11 novembre, il était en Belgique en train de dépecer un cheval mort pour manger.

La première guerre c'était une tuerie, mais il n'a jamais parlé des morts. Il a eu de la chance de rester en bonne santé...

Mes parents se sont mariés en 23. Entre les périodes difficiles, ils trouvaient le temps d'aller dans les guinguettes ou de faire des ballades à vélo.

Puis, il est reparti à la guerre en 39. C'est ignoble la façon dont on a envoyé ces gens-là se battre avec rien. Ils passaient leur temps à attendre. Mon père a tenu un journal quotidien. Quand les allemands sont arrivés, ce fut la pagaille la plus totale. La débâcle.

Pour lui qui était marié et avait des enfants, cette seconde guerre fut plus dure à supporter et il en a beaucoup souffert. Il a reçu de nombreuses décorations mais la plus cyniquement minable fut celle du département du Val de Marne en 68.

Cette cantine m'émeut car elle montre à quel point les gens étaient démunis à l'époque, " ils ne naissaient pas forcément avec une cuiller d'argent dans la bouche ". Malgré cela ils arrivaient à se débrouiller, à progresser, à faire leur vie.





Rose-Marie Gay
LE PORRO

C'est un pichet avec un goulot d'entrée et un goulot de sortie. L'astuce est de boire en le tenant éloigné de la bouche, en catalan on dit " a galet ". J'ai toujours connu ça à la maison.

On avait une vigne qui venait de ma grand-mère maternelle ; chaque année la famille vendangeait et faisait un peu de vin ; on n'en vendait pas beaucoup, c'était surtout pour la consommation familiale. Je me souviens encore de la dernière fois où on m'a hissée pieds nus pour écraser les raisins, je devais avoir quatre ou cinq ans.

Quand les adultes buvaient du vin à table ils se servaient du porrò. Les jours de fête il y en avait un pour les enfants. On y mettait de la limonade ou du jus d'orange. Une fois ma sœur est montée sur la table de la salle à manger après le repas, on avait laissé le porrò, on l'a retrouvée en train de têter ce qui restait.

Quand j'étais jeune, quelques fois on allait visiter les caves avec les copains. On emportait les côtelettes, il y avait des grands barbecues où on pouvait les faire griller et déguster le mousseux dans le porrò. C'était à San Sadurni de Noia près de Barcelone.

J'ai connu mon mari là-bas en 1969. Il est né à Paris. Son père était réfugié politique et s'était marié à une Montpelliéraine. Il avait quinze ans quand son père a eu envie de retourner en Espagne. Mon mari aimait beaucoup la France où nous sommes revenus en 1979, moi je l'ai aimée d'entrée et je me suis vite adaptée, même si j'ai toujours un peu de nostalgie.

J'ai perdu beaucoup de contacts avec les oncles, les tantes, les cousines. On se voyait beaucoup quand on était jeunes, après c'est plus pareil.

Maintenant j'y retourne souvent, plusieurs fois dans l'année, ça me permet de " recharger les piles de sang espagnol ". Du côté de mon père, ils étaient originaires de Murcia et du coup, je suis aussi attirée par l'Andalousie.

Ma grand-mère paternelle parlait castillan et ma grand-mère maternelle, le catalan, ce qui fait que j'ai grandi en apprenant les deux langues. Maintenant je parle en castillan et en catalan à ma petite fille, je fais la " yaya " .

C'est tout ce passé et ces traditions, auxquels je suis attachée, " las verbenas ", " la coca ", le " pa amb tomaquet " et le fameux " porrò "...





Paul Alibert

PHOTOGRAPHIE DE SON PERE

Cette photo représente mon père et un de ses tonneaux en cours de fabrication, devant son atelier situé avenue de la Libération.

Dans la famille Alibert, les trois enfants étaient tonneliers. Il y en avait beaucoup à Frontignan, dans les années 60. Ils travaillaient devant leur porte, et les gens qui passaient s'arrêtaient pour les regarder travailler.

A cette époque, ils faisaient presque tout à la main. Ils recevaient un wagon de bois scié à la demande qu'ils empilaient pour les sécher dans la cour, derrière l'atelier, car si le bois n'était pas assez sec les tonneaux s'ouvraient.

Les tonneaux étaient fabriqués pour les négociants de Frontignan. Le muscat n'étant pas encore apprécié comme maintenant, on lui préférait la gentiane, le vermouth ainsi que d'autres vins cuits.

La gare de marchandise était remplie de fûts de 16 à 220 litres pour les vins-apéritifs. Les tonneliers avaient beaucoup de commandes.

Frontignan ne produisait que de la petite futaille : 16, 30, 60, 120, 220 litres. La grosse futaille se faisait à Sète ou à Mèze.

Le travail de mon père, lui, a beaucoup évolué par la mécanisation. Mais le chauffage du fût, pour le faire plier, était toujours fait manuellement.

Aujourd'hui, l'atelier est toujours là. Il reste encore les pierres au sol sur lesquelles on tapait les cercles de tonneaux.

Cette photo me fait penser à mon père, qui était homme très calme, et n'hésitait pas à "perdre son temps" pour expliquer son métier...





Elodie Séguier
LA BOUILLOTTE DU GRAND-PÈRE

Mon grand-père, qui est de Sète, avait récupéré cet obus lors des bombardements de la seconde guerre mondiale. D'après ce que l'on dit dans la famille, il est tombé sur le Mont Saint-Clair à Sète. Normalement, les obus étaient sculptés ou transformés en vase. Lui, il a eu l'idée de le reconvertir en bouillotte et il est recouvert d'un tricot confectionné par ma grand-mère.

Au début, c'est ma mère qui l'a eu. Je l'ai retrouvé au fond du jardin. Maintenant, je le trimballe, il sert de serre-livres.

Mes enfants l'amènent à l'école lorsqu'ils travaillent sur la guerre ou sur le passé.

Moi, ça me touche beaucoup parce que c'est mon grand-père. C'était quelqu'un avec qui je passais toutes mes vacances à la montagne et qui m'a appris sa philosophie de la vie.

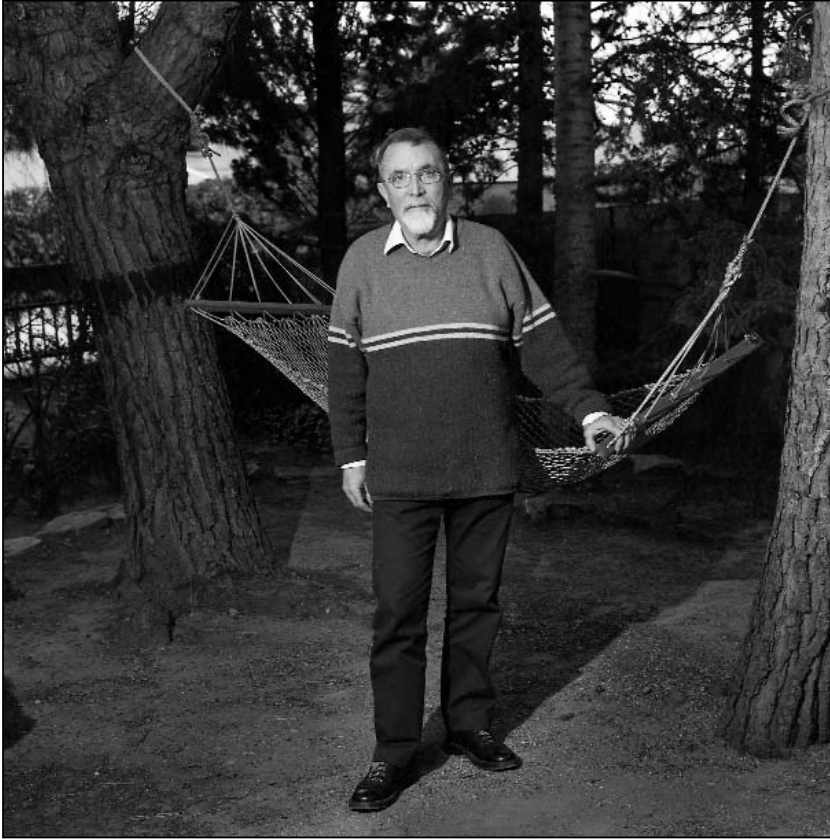
Mes grands-parents avaient une maison à Sète avec un grand jardin. On habitait à côté dans un appartement et j'étais toujours chez eux.

Quand mon grand-père est mort, en 93, j'étais loin de lui.

Cet objet représente une part de notre histoire. Quand les gens partent, on n'a plus rien, il ne reste que les souvenirs.

L'ingéniosité de mon grand-père est d'avoir transformé un objet fait pour tuer en un objet fait pour réchauffer et préserver les gens du froid.





Christian Dougnac

LE LIVRET ET LE PISTOLET DE M. ALEXIS COMBETTE

Ce livret militaire appartenait à Alexis Combette, mon arrière grand-père .Il était né à Frontignan, pendant la Restauration, en 1833, et avait fait son service militaire dans la marine sous Louis Napoléon Bonaparte.

Ce carnet militaire est une source d'informations extraordinaires. Il nous apprend qu'il fallait donner le nom, le prénom, et le surnom. Ici c'était très courant d'avoir un surnom. Les noms des bateaux sur lesquels il a navigué sont inscrits, ainsi que tout l'équipement du marin. Il avait fait son service militaire sur " La Belle Poule ", la dernière goélette, encore utilisée pour certains films .

Tout l'équipement devait être acheté. Les pantalons s'appelaient " de fatigue ", et pas " de travail " ! Alexis Combette devait être très propre car c'était un grand consommateur de savon... et de tabac... C'était à payer en supplément.

Il a eu une permission au bout de quatre ans. C'était terrible, quatre longues années sans voir sa famille.

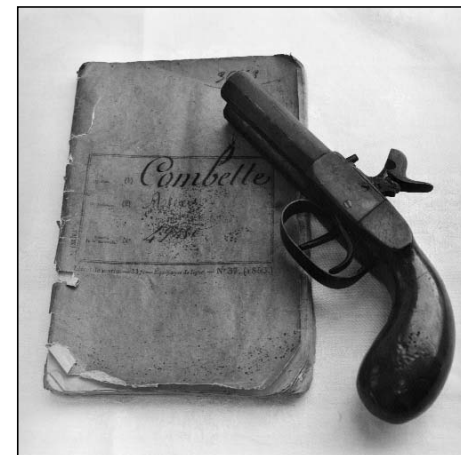
Avec la description sur le carnet militaire, on pourrait presque le dessiner.

Le pistolet est un pistolet d'abordage. Quand on le voit, on pense à l'abordage : le marin sautait sur le bateau ennemi, son sabre et son pistolet à la main. Il tirait les deux coups puis il utilisait son sabre.

C'est une belle pièce, conçue à la main, et bien ajustée. Les canons sont courts, ils ne tiraient pas très loin, à bout portant ou presque, mais ça devait faire des dégâts, vu le calibre.

Moi je le faisais fonctionner avec une cartouche en carton de 9 millimètres. Je la défaisais, versais la poudre dans le canon, bourrais avec du papier journal, mettais les plombs, le rebourrais et puis plaçais l'amorce de la cartouche sur la chambre. Il fonctionnait bien. Maintenant pour le réparer, il faudrait refaire les pièces abîmées à la main. Ce pistolet fait partie de notre patrimoine. Il est là, sur une étagère et tous les enfants qui sont entrés l'ont touché. Il a inspiré l'amour de la mer et de la navigation à tous les garçons de la famille. J'ai eu ce pistolet pour mes 12 ans.

Mon père était marin mais je n'ai pas connu mon arrière-grand-père. L'histoire de cet homme, c'est ma tante qui nous l'a racontée. C'était le corsaire de la famille, sa légende.





André et Geneviève Mendras
LE ROULEAU A PATISSERIE

C'est un petit rouleau à pâtisserie qui servait à faire les petits pâtés de Pézénas, une spécialité de la ville. Mes parents ont commencé la pâtisserie avec la prime de démobilisation de mon père en 19. Pendant la seconde guerre on a été obligé d'évacuer Agde, mon père n'a pas continué la pâtisserie. Nous, on appelait ça le petit pâté de Béziers, mais le vrai nom c'est le petit pâté de Pézénas. C'est là-bas qu'ils ont toujours été fabriqués. C'était un gâteau qui servait plutôt de hors d'œuvre.

Avec un genre de pâte brisée, on faisait un rond d'environ 6 cm de diamètre, que l'on mettait sur le bord du rouleau à pâtisserie. Il fallait la travailler pour faire un rebord, un pied. Ensuite on faisait descendre le reste de la pâte et on coupait le surplus au niveau du trait.

C'était de l'artisanat.

Après on garnissait avec les mêmes ingrédients de base que le pudding anglais. La farce était à base de graisse de rognons de mouton légère passée à la machine à hacher, avec des fruits confits coupés en tous petits morceaux et du sucre roux rajoutés. À la rigueur on pouvait mettre un peu de confiture. Puis on le parfumait avec du citron.

Une fois cette pâte bien malaxée on remplissait le petit pâté qui faisait 4 cm de hauteur. Lorsqu'il était rempli, mais pas à ras bord, un petit rond de pâte, comme un chapeau enfoncé, faisait le rebord de l'autre coté. Ensuite on le faisait cuire.

On les vendait à la douzaine. Les rayures qu'il y a sur le rouleau, elles ont quelques années sur le dos. Ce sont les marques faites par la lame du couteau.

Ce rouleau je l'ai pris en souvenir de mon père. Ma mère s'occupait de la famille et lui avait son monde. C'est un homme qui faisait tout lui-même, il fabriquait ses outils de travail. Je me rappelle bien de le voir faire.





Hélène Faure
L'ENCRIER DE SON PERE

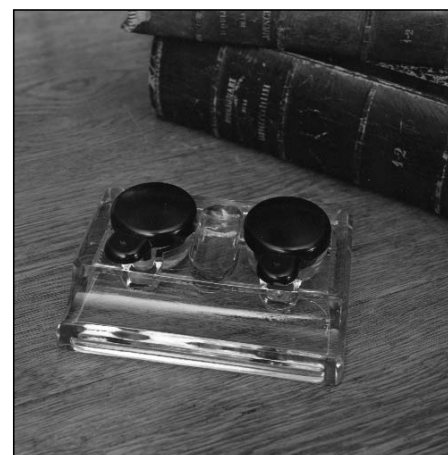
C'est l'encrier en verre de mon père qui était instituteur en Espagne, du côté de Gérone, dans les années Trente. Il a deux réceptacles : un pour l'encre rouge et l'autre pour l'encre noire. Les couvercles tournent et évitent ainsi que l'encre ne s'évapore. J'aurais aimé faire une collection d'encriers.

Moi aussi, j'ai enseigné à l'école maternelle.

L'histoire de mes parents me tient très à cœur. Ils se sont rencontrés au cours d'un voyage en train, ont correspondu, puis se sont mariés fin 33. Moi je suis née en 36. Mon père est mort en 42 de la typhoïde, j'avais six ans. Il était républicain, et sous Franco a été muté, par mesure disciplinaire, dans un petit village : Rabos del Ampurdan, à côté de Figueras.

Après la mort de mon père, ma mère est revenue à Frontignan. Souvent elle regrettait l'Espagne. Là-bas ils étaient si bien. Ils n'avaient pas d'argent, mais c'était très chaleureux. Elle me parlait toujours avec enthousiasme de l'Espagne. Et même si j'y ai très peu vécu, j'en ai gardé une forte émotion que j'ai transmise à ma fille. J'ai le souvenir d'une grande salle de classe, où il y avait plusieurs sections. Au fond, se trouvait une lessiveuse en zinc pleine d'argile pour faire de la poterie. Mon père faisait beaucoup de travaux manuels et utilisait aussi le liège des chênes-liège, qu'il trouvait sur place. J'ai également le souvenir d'un chevalet de peinture.

De mon père j'ai beaucoup de souvenirs, beaucoup de photos. Ma mère m'en parlait souvent. Ce fut le grand amour de sa vie.





Marie Arojo
LA PHOTOGRAPHIE DU PERE

M Mon père faisait partie de la Garde Républicaine. Il est mort il y a longtemps, en 64. Je raconte son histoire, pas parce que c'est mon père, mais parce que c'était quelqu'un de bien.

J'étais un peu sa "chouchou". J'étais la seule fille, il y avait cinq garçons et moi. Avec mon père, on s'entendait bien. On avait la même façon de voir les choses. Il avait de l'autorité sans être autoritaire. Il était assez calme, il prenait les choses bien.

Derrière le poste, il y avait une petite prison. C'était l'endroit le plus frais. Quand il faisait le service de nuit, les personnes qu'il arrêtait étaient soulagées que ce soit par lui, parce que les autres gendarmes étaient très durs.

Il avait eu deux médailles.

Un jour, il y avait mon père et mon oncle qui faisaient ensemble la garde. Mon père faisait la ronde et mon oncle attendait que "ça se passe". Mon père a vu une petite fille qui était en danger, mais mon oncle a couru plus vite que lui et c'est lui qui a eu la médaille...





Suzon Anglade
LA CLOCHE DU BELIER

Mes arrière-grands-parents, originaires de Valleraugue, dans le Gard, possédaient un troupeau de brebis et de chèvres. Ils vendaient le lait et commercialisaient leur fromage à Sète. L'hiver, ils descendaient dans la plaine autour de Frontignan pour faire paître leurs bêtes dans les garrigues et la palud. Dans les années 1880, ils se fixèrent là définitivement. Leur bergerie était au début du chemin des airolles, à l'extérieur des remparts, car à cette époque là, la petite ville était resserrée dans ses murs.

En 1914, le papé craignant malgré son âge d'aller à la guerre, et son épouse ne pouvant s'occuper seule du troupeau, il le vendit à la famille Perrière qui en perpétua l'exploitation jusque dans les années 1950. Cependant il garda en souvenir la cloche du bélier, le simbel, qui conduisait le troupeau et que l'on appelle une " bélière ".

Cette bélière m'a été transmise par mon arrière-grand-mère que j'ai eu la chance de connaître car j'avais onze ans lors de sa mort.

